



HAL
open science

Avant-propos : En mal d'hommages

Nathanaël Wadbled

► **To cite this version:**

Nathanaël Wadbled. Avant-propos : En mal d'hommages. Nathanaël Wadbled. Les métamorphoses de Jean Genet, Éditions universitaires de Dijon, p. 7-18, 2013. hal-01663614

HAL Id: hal-01663614

<https://hal.science/hal-01663614>

Submitted on 16 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nathanaël Wadbled

Avant- propos : en mal d'hommages

In Nathanaël Wadbled. *Les métamorphoses de Jean Genet*. France. Éditions Universitaires de Dijon, 2013, p 7-18.

« Le trouble de ce qui est ici troublant, c'est sans doute ce qui trouble et brouille la vue, ce qui empêche de le voir et de le savoir, mais aussi le trouble des affaires troubles et troublantes, le trouble des secrets, des complots, de la clandestinité, des conjurations mi-privées mi-publiques, toujours à la limite instable (...) entre soi et soi. (...) À écouter l'idiome français (...) être *en mal* d'archives peut signifier autre chose que souffrir d'un mal, d'un trouble ou de que ce nom « mal » pourrait nommer C'est brûler d'une passion. C'est d'avoir de cesse, interminablement, de chercher l'archive là où elle se dérobe. C'est courir après elle là où, même s'il y en a trop, quelque chose en elle s'anarchive. C'est se porter vers elle d'un désir compulsif, répétitif et nostalgique, un désir irrépressible de retour à l'origine, un mal du pays, une nostalgie du retour au lieu le plus archaïque du commencement absolu. Aucun désir, aucune passion, aucune pulsion, aucune compulsion, voir aucune compulsion de répétition, aucun « mal-de » ne surgiraient pour qui, d'une façon ou d'une autre, n'est pas déjà en mal d'archive » (J. Derrida, *Mal d'archive*, Galilée, 2008, page 141-142)

Jean Genet, monument de la littérature

Les textes réunis ici sont le résultat d'un colloque commémorant le centième anniversaire de la naissance de Jean Genet sur les lieux même qui le virent grandir, à Alligny en Morvan. Il s'agissait de lui rendre hommage. Cette commémoration semblait pouvoir prendre deux directions : l'une faisant l'éloge de l'écriture et du style de l'écrivain afin de l'inclure dans un panthéon littéraire, l'autre le faisant de sa démarche donnant une voix à ceux qui n'en ont pas pour en faire un modèle d'une « morale du minoritaire » comme le considère Didier Éribon.

Des études et analyses littéraires peuvent ne revendiquer qu'un intérêt esthétique. Il s'agit alors, de suivre une conception kantienne de l'esthétique, d'un désintéret pour la dimension sociale ou politique de l'œuvre. Il s'agit alors de la considérer simplement comme une œuvre d'art déconnectée des préoccupations de celui qui l'étudie. Il se contente d'en voir la beauté. Il est ainsi toujours possible de considérer une œuvre indépendamment du geste de son écriture et de ce que ce geste peut signifier encore pour le commentateur. Dans ce cas, une commémoration inclut l'œuvre

dans l'histoire de la littérature. Il est également possible d'annexer l'œuvre de Genet dans la perspective d'un combat social, sans pour autant en dénier la qualité littéraire tant, comme l'explique Nathalie Fredette, « il est impossible d'ignorer la question du style lorsqu'on aborde l'œuvre de Jean Genet. Le style reste l'enjeu incontournable de toute œuvre génétienne. Véritable question, il est chez Jean Genet étroitement lié à une pratique d'écriture, à des lieux d'un formalisme étriqué. De façon plus significative encore, le biographique et le style, constamment enlacés travaillent en profondeur l'ensemble des textes de l'écrivain »¹.

Ce qui intéresse dans ce second cas, ce n'est pas la dimension esthétique : la littérature intéresse dans la mesure où elle est une pratique sociale. C'est bien ainsi que Genet accède à une certaine reconnaissance de son vivant même : il est « intronisé poète-voleur par Cocteau en 1943, élevé au rang de prolétaire émancipé par Jean-Paul Sartre en 1952, proclamé âme damnée de la société par Malraux en 1966 »². Une telle démarche assure à Genet une certaine reconnaissance et le place, dans la perspective d'une morale anti-bourgeoise spécifique et spécifiée, à une place sociale et symbolique définie et précise, dans la mesure où « au fond de l'impératif esthétique [Sartre discerne] l'impératif moral »³. Plus récemment, Didier Éribon se souvient de Genet comme celui dont l'œuvre propose une morale du minoritaire, et fait un éloge de son geste dans lequel il voit le prototype d'une politique des minorités. Genet serait le porte-drapeau des opprimés et il lutterait contre le racisme et pour les droits des minorités contre les dominants⁴. Genet apparaît ainsi comme le représentant des minorités qu'il a décrites, qui trouvent une place sociale et symbolique reconnue en tant qu'anormale, dans ce qui pourrait être nommé des anormalités normales. Genet y apparaît alors non plus comme un abject faisant symptôme dans l'ordre social et symbolique, mais comme un anormal normal reconnu à une certaine place même si c'est celle de l'anormalité. Cette dynamique est celle du processus de normalisation et d'acceptation sociale des minorités que Genet décrit dans ses romans, et dont il se retrouve être le représentant. L'ensemble disparate et érotique des *abjectés* trouve à peu-près au même moment une reconnaissance qui servira de base à des revendications sociales ayant pour objectif stratégique une certaine acceptabilité et une inclusion dans l'ordre social et symbolique comme minorité spécifique, et non plus comme rebut. Si Genet a écrit dans ses romans la vie de ces rebus en tant que telle afin de montrer qu'elle est une vie vivable et nimbée d'érotisme, ce qui se dessine alors sont les revendications pour la normalisation des conditions de vie des enfants maltraités des bagnes, des prisonniers ou des homosexuels. Ce qui

¹ FREDETTE, Nathalie, *Figures baroques de Jean Genet*, Montréal, XYZ/Presses universitaires de Vincennes, 2001, p. 13.

² JABLONKA, Ivan, *Vérités inavouables de Jean Genet*, Paris, Seuil, 2005, p. 404.

³ SARTRE, Jean-Paul et SICARD, Michel « L'écriture et la publication » (interview), *Oblique* 18-19, 1979, p. 111.

⁴ ERIBON, Didier, *Une morale du minoritaire*, Paris, Fayard, 2001, p. 323.

était considéré comme abject, et renvoyé avec ceux considérés comme tels au fond du placard pour former des communautés d'exclus, se transforme ainsi en minorité sociale reconnue.

Il est cependant possible de s'interroger sur la démarche même de telles commémorations. Genet affirme n'avoir écrit que pour sortir de prison⁵. Au-delà du caractère provocateur de la formule, il dit deux choses qui interdisent toute commémoration. D'un côté contre une commémoration littéraire, il inscrit lui-même son œuvre comme inséparable du geste de son écriture et de sa signification identitaire et sociale : il fait sortir du lieu de l'exclusion et plus encore de la forclusion l'abjection qui y est reléguée. C'est son abjection qui sort du cachot pour s'exposer en tant que telle. En même temps, il ne s'agit cependant pas pour Genet de se placer à l'avant garde d'un mouvement contestataire destiné à réintégrer les rebuts dans une société qui enfin les accepterait. Il affirme ainsi qu'« avant de dire des choses si singulières, si particulières, je ne pouvais les dire que dans un langage connu de la classe dominante, il fallait que ceux que j'appelle "mes tortionnaires" m'entendent. Donc il fallait les agresser dans leur langue. »⁶ Il pose simplement l'existence de ce qui ne devrait pas exister. L'abjection n'est pas abandonnée au nom d'une réinsertion ou d'une réintégration dans la société, mais se trouve alors mise au milieu d'une société qui ne peut plus l'ignorer et faire comme si elle n'existait pas. Les livres de Genet l'inscrivent dans les bibliothèques. Les disparus, ceux qui ne doivent pas exister trouvent ainsi une existence qui est celle de l'écriture. L'ordre social et culturel est obligé d'entendre ces mots et de voir ce qu'il ne voulait à aucun prix voir, car sa propre langue devient capable de le dire. Produite par elle puis reléguée dans ses prisons, l'abjection se donne dans l'écriture génétienne dans un français capable d'être entendu et reconnu. Cette langue et celle argotique de l'abjection se contaminent mutuellement jusqu'à se tisser l'une l'autre. Il refuse de rendre l'abjection acceptable, mais cherche simplement à la faire entendre dans son inacceptabilité essentielle afin qu'elle puisse être vécue autrement que comme oubli social et comme invivable, mais comme la plus belle des vies.

Il ne s'agit pas réciproquement de faire l'éloge de l'abjection. Elle n'est pas nimbée d'une beauté que la dignité n'a pas comme dans une certaine tradition poétique remontant au moins à Baudelaire, mais elle doit pouvoir être vécue comme une vie par ceux qui y sont relégués. Genet ne semble pas se préoccuper de la justesse de sa cause, mais simplement du fait que des individus sont désignés comme ne devant pas exister alors qu'ils vivent une vie au moins aussi belle et aussi digne que ceux suivant les normes sociales. L'enjeu pour Genet n'est pas la libération mais l'affirmation de l'orgueil de l'abjection et son retour pour la langue dans l'ordre culturel qui voudrait la reléguer à l'inexistence. Il ne s'agit pas de libération dans la mesure où il ne saurait s'agir de trouver une place normale ou d'abolir l'ordre des choses, mais d'affirmer que les vies et les voix qui ne sont pas

⁵ GENET, Jean, « Entretien avec Bertrand Poirot-Delpech », in *L'ennemi déclaré*, Paris, Gallimard, 1991, p. 232.

⁶ *Ibid.*, p.231.

des vies et des voix vivent et parlent aussi. Pour Genet, être fier, ce n'est donc pas exactement être fier de sa honte comme l'écrit Sartre⁷. Son orgueil semble bien plutôt celui de vivre et de parler là où on l'a interdit. Si Derrida imagine Genet parmi « les exclus encerclés » « saut(ant) partout où ça saute dans le monde, partout où le savoir absolu de l'Europe en prend un coup »⁸, c'est juste pour sauter en marquant de son œuvre sa présence et la présence de l'abjection – pas pour se libérer ou libérer quoi que ce soit. En ce sens, Yvon Jablonka a sans doute raison dans sa critique de Didier Éribon : « Valoriser constamment le rebelle, le marginal, l'exclu, le maudit chez l'auteur de *Pompes funèbres*, c'est nourrir une vision politiquement correcte. Et faire de Genet le dépositaire d'une « morale du minoritaire » est un contresens, car Genet vomit toute morale. »

L'œuvre ainsi commémorée est ce que l'historien de l'art Aloïs Riegl nomme un monument historique. Un tel monument n'a pas été érigé pour être un monument. Sa valeur dépend de ce que celui qui la commémore y retrouve des éléments correspondant à sa sensibilité et à ses intérêts⁹. Il en tire donc une connaissance, qui n'est pas seulement celle de l'histoire de la littérature, mais qu'il considère comme lui étant directement utile. Est créé un lien entre ce qui est commémoré et celui qui commémore. Un tel monument étend le passé dans le présent dans la mesure où ce passé possède encore une signification : le présent de la création s'inscrit, s'installe dans le présent de la réception. De la même manière, se souvenir de Genet comme d'un grand écrivain ou comme du porte-voix des minorités intègre ce qui est commémoré au champ d'expérience de celui qui commémore, qu'il soit historien de la littérature ou activiste. Ce qui compte n'est pas tant ce qui a été vécu par celui dont on commémore l'œuvre, mais la capacité de cette œuvre à servir de caution ou de légitimation aux préoccupations présentes de celui qui commémore. Il y trouve un exemple à suivre et peut ainsi en proposer un éloge. Il ne s'agit pas de critiquer une telle pratique qui a sa légitimité, mais de remarquer que la fonction d'une commémoration et de l'hommage qui s'y donne est d'inclure ce qui est commémoré dans une certaine mythologie. L'objectif n'est pas de s'intéresser au geste qui a produit l'œuvre monumentalisée, mais à ce qui dans cette œuvre fait échos avec le présent et permet de l'installer dans une profondeur historique comme héritier d'une tradition¹⁰. Genet ne semble en effet avoir donné à son œuvre ni la fonction de le faire entrer dans l'histoire littéraire, ni celle de servir d'étendard à la reconnaissance des minorités. La difficulté était alors de commémorer la naissance de Genet sans pour autant tomber dans cette logique de la commémoration.

⁷ SARTRE, Jean-Paul, *Saint Genet comédien et martyr*, Paris, Gallimard, 1952, p. 286.

⁸ DERRIDA, Jacques, *Glas*, Paris, Galilée, 1974, p. 45.

⁹ RIEGL, Aloïs, *Le culte moderne des monuments*, Paris, Seuil, 1984, p. 40-41.

¹⁰ *Ibid.*, p. 50-51

Pour un hommage de jouissance

Genet propose lui-même des modèles d'hommages lorsque le narrateur de *Notre-Dame des Fleurs* écrit en hommage aux condamnés qui ornent les murs de sa prison ou, lorsqu'au détour d'une rue de Barcelonne, il décrit le cortège des carolines. Dans ce second exemple, il rend compte de la commémoration de ce qui devrait rester invisible comme devra le faire son commentateur. Il ne décrit pas l'abjection mais l'hommage qui la rend visible sans pour autant poser un « vernis protecteur et aseptisé d'où suinte non plus le mal mais le bien »¹¹ :

« Celles, que l'une d'entre elles appelle les Carolines, sur l'emplacement d'une vespasienne détruites se rendirent processionnellement. Les révoltés, lors des émeutes de 1933, arrachèrent l'une des tasses les plus sales, mais des plus chères. Elles étaient près du port et de la caserne, et c'est l'urine chaudes de milliers de soldats qui avait corrodé la tôle. Quand sa mort définitive fut constatée, en châles, en mantilles, en robes de soie, en vestons cintrés les Carolines – non toutes mais choisies en délégation solennelle – vinrent sur son emplacement déposer une gerbe de roses rouges nouées d'un voile de crêpes. (...) Les tapettes étaient peut-être une trentaine, à huit heures du matin, au soleil-levant. Je les vis passer. Je les accompagnais de loin. Je savais que ma place était au milieu d'elles, non à cause que j'étais l'une d'elle, mais leurs voix aigres, leurs cris, leurs gestes outrés n'avaient, me semblait-il, d'autre but que de vouloir percer la couche de mépris du monde. Les Carolines étaient grandes. Elles étaient les Filles de la Honte.

Arrivées près du port elles tournèrent à droite, vers la caserne, et sur la tôle rouillée et puante de la pissotière abattue sur le tas de ferraille morte elles déposèrent les fleurs.

Je n'étais pas du cortège. J'appartenais à la foule ironique et indulgente qui s'en amuse. »¹²

Un hommage à Genet se doit de suivre le mouvement de cette procession. Comme dans une commémoration elle assure une certaine visibilité à ce qui sinon serait oublié, mais contrairement à la logique de la commémoration du monument historique, cette visibilité ne fait pas sens. Elle n'est pas intégrée et ne signifie ni comme exemple ni comme méritante ni comme digne de mémoire. Les Carolines rendent les derniers honneurs à une pissotière détruite. Ainsi, ce site honteux où autrefois s'accomplirent des actes homosexuels, acquiert une existence grâce à la procession solennelle. S'y reproduit l'abjection dont il a été le lieu par la présence même de celles qui sont désignées comme abjectes, en lieu et place des officiels cherchant la raison ou la mémoire d'un combat. Elles sont simplement là et désignent la présence de ce qui existé, sans revendiquer une reconnaissance ou des droits et sans affirmer une identité subalterne particulière.

¹¹ JABLONKA, Yvan, *op. cit.*, p. 410.

¹² GENET, Jean, *Journal du voleur*, Paris, Gallimard folio, 1982, p. 72-73.

Le narrateur, comme le lecteur des œuvres de Genet, voit passer ce cortège dont il ne fait pas partie. Il voit l'abjection se manifester et s'inscrire, et en rendre compte. Le narrateur ne juge pas ni ne donne une signification transcendante à ce qu'il voit. Il constate juste l'existence à la fois de l'ancienne pissotière et celle du cortège dont il décrit le comportement et l'organisation. Les deux sont en fait inséparables puisque ce cortège assure l'existence de cette pissotière qui dorénavant n'existe plus et cette ancienne pissotière est la raison d'être du cortège. Il est la forme de qu'il en reste. Elle est le son contenu même. La voix du narrateur est la mémoire de cet ensemble. Il en est la commémoration, de la même manière que le lecteur et le commentateur de Genet le sont de l'abjection et de son écriture, c'est-à-dire du geste de Genet qui lie les deux indissolublement. Il faut sans doute commenter cette œuvre avec la même probité que le narrateur du *Journal du Voleur* : sans présager de ce qu'elle signifierait, sans parler à sa place. Il ne s'agit pas de ne rien en dire, mais de ne pas présager de ce qu'elle veut dire.

La seule signification que le narrateur donne à cette présentation commémorative de l'abjection est l'excitation érotique qu'elle lui provoque. Elle le fait passer de sa description à celle de l'érotisme de l'attitude de Silitano. L'affirmation de l'abjection est en effet chez Genet indissociable d'une jouissance érotique. Si la mémoire de ce cortège doit servir de modèle à l'hommage qu'il serait possible de rendre à l'œuvre de Genet, alors elle doit reproduire ce trouble, ou plutôt se produire en lui. Le rapport au texte devrait alors être celui que Barthes reconnaît dans ce qu'il nomme les textes de jouissance. Il s'agit d'un texte « qui met en état de perte, celui qui déconforte (peut-être jusqu'à un certain ennui), fait vaciller les assises historiques, culturelles, psychologiques, du lecteur, la consistance de ses goûts, de ses valeurs et de ses souvenirs, met en crise son rapport au langage »¹³. La jouissance se produit là où ce qui est rejeté comme déviant ou indigne peut exister. Contre « la règle (qui est) l'abus, l'exception, c'est la jouissance »¹⁴. Tout est accessible sans tutelle de la société, de ses mœurs et ses valeurs, de la politique et sa domination et des considérations morales. La jouissance « advient chaque fois qu'on ne respecte pas le tout »¹⁵ dans la mesure où les limites et les contraintes sont abolies. Il s'agit d'un plaisir asocial¹⁶ détruisant tous les canons, les règles, les lois et les valeurs sociales aussi bien que culturelles. Il se déploie contre les normes et les règles sociales.

L'œuvre de Genet est ainsi le lieu d'un déplacement constant. Elle se présente sous la forme d'une pluralité irréductible, aussi bien sur le plan de la forme que sur celui du contenu. Il recourt à des altérations de la syntaxe et de l'ordre des mots, et à des glissements de sens parfois incompatibles entre eux ; il complexifie les situations et les personnages jusqu'à rendre leur identité

¹³ BARTHES, Roland, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, p. 25-26.

¹⁴ *Ibid.*, p. 67.

¹⁵ *Ibid.*, p. 32.

¹⁶ *Ibid.*, p. 63.

incertaine et non simplement plurielle. La trahison chère à Genet est celle de toute position établie, et de toute identité définie dans une taxinomie. Son geste est celui qui les détourne et leur donne du jeu afin que les choses et les individus ne soient pas ceux que l'on croit. Il trouble ainsi l'ordre des choses en métamorphosant l'injure. Par exemple, dans *Notre Dame des Fleurs*, « Divine fut métamorphosée en une de ces bêtes peintes sur les murailles – chimères ou griffons – car un consommateur malgré lui murmura un mot magique en pensant à elle : Pédérasque »¹⁷. Le nom commun injurieux, qui apparaît comme un complément du nom propre devient en réalité, par un effet à la fois métonymique et métaphorique, un nom propre ; métonymique car un qualificatif en vient à désigner l'existence ontologique de l'ensemble ; métaphorique, car ce qualificatif est utilisé de manière impropre en tant que nom propre. Il donne une identité et une identification qui revient métonymiquement et métaphoriquement dans la langue et la littérature. Le déchet qui était nommé comme innommable revient dans la langue et l'abjecté se réapproprie ainsi la situation d'humiliation à travers sa métonymisation et sa métaphorisation. L'injure, si elle spécifie l'individu comme sujet abject, lui permet également d'exister comme sujet et donc de se réapproprier sa honte et son abjection pour s'affirmer comme tel.

Il met à nu les opinions préconçues à la base de nos évidences, qui semblent fidèles aux apparences. Est ainsi produite une incertitude qui remplace toute stabilité définitionnelle ou taxinomique par une oscillation qui déstabilise les catégories, dissout les frontières de la contingence et fluidifie des identités de manière à tout rendre insaisissable. Genet dit bien que c'est ainsi qu'il faut comprendre les Carolines. Il en fait, plus que l'allégorie, l'incarnation même de la signification du cheminement de son œuvre : « Je nomme sainteté non un état, mais la démarche morale qui m'y conduit. C'est le point idéal d'une morale dont je ne puis parler car je ne l'aperçois pas. Il s'éloigne quand je m'approche de lui. Je le désire et le redoute. Cette démarche peut paraître imbécile. Cependant, encore que douloureuse, elle est joyeuse. C'est une folle. Sottement elle prend la figure d'une Caroline enlevée sur ses jupes et hurlant de bonheur »¹⁸. S'il y a une morale à trouver dans l'œuvre de Genet, elle ne définit pas ce qui est bien et ce qui est mal de manière définitive et apologétique, elle se construit dans la mesure où elle est le chemin même de l'existence qui se perturbe et bifurque à chaque occasion. Il montre ainsi le vide que cache l'évidence de l'essence des choses et il place ainsi le lecteur dans la position de Culfroy dans *Notre-Dame des Fleurs*, lorsque pénétrant dans une église, il découvre que le Dieu qui devrait garantir l'existence et l'essence des chose n'est que le creux d'un moulage : « Et le miracle eut lieu. Il n'y eut pas de miracle. Dieu s'était dégonflé. Dieu était creux. Seulement un trou avec n'importe quoi autour. Une

¹⁷ GENET, Jean, *Notre-Dame des fleurs*, Paris, Gallimard folio, p. 24-26.

¹⁸ GENET, Jean, *Journal du voleur*, op.cit., p. 244.

forme jolie, comme la tête en plâtre de Marie-Antoinette »¹⁹. De la même manière, les choses apparaissent dans les œuvres de Genet comme une apparence que rien ne garantit. La jouissance ne semble ainsi pas étrangère au rire que provoque chez Michel Foucault la lecture de Borges à qui il rend hommage dans la préface *Des mots et les choses*, : « Ce livre a son lieu de naissance dans un texte de Borges, dans le rire qui secoue à sa lecture toutes les familiarités de la pensée – de la nôtre [...], ébranlant toutes les surfaces ordonnées et tous les plans qui assagissent pour nous le foisonnement des êtres, faisant vaciller et inquiétant pour longtemps notre pratique millénaire du Même et de l'Autre. »²⁰ La déstabilisation que reconnaît Foucault chez Borges est semblable à celle que l'on peut lire dans l'œuvre de Genet. C'est elle qui produit la jouissance qui apparaît comme le pendant du rire foucauldien. Genet lie d'ailleurs les deux lorsqu'il fait dire dans *Les bonnes* : « Ironise, afin de m'exciter. Ironise, va ! »²¹. Rendre hommage à Genet en prenant comme modèle celui qu'il rend au cortège des Carolines, ce serait reconnaître cette jouissance qui s'y produit et reproduire ce geste qui diffère la définition des choses et des identités – non qu'il refuse à les poser, mais il les pose en sachant qu'à chaque fois quelque chose de toujours déjà là viendra les déstabiliser.

Lire les métamorphoses

Une analyse littéraire de Genet, qui lui rendrait hommage en respectant son geste et son œuvre comme monument intentionnel et non comme monument historique devrait sans doute se faire dans un tel rapport au texte mêlant rire et jouissance. Ce ne serait pas un commentaire de texte littéraire ou une monumentalisation, c'est-à-dire un hommage qui rendrait ce que Barthes définit comme étant l'opposé de la jouissance : le plaisir confortable de la lecture « qui contente, emplit, donne de l'euphorie ; celui qui vient de la culture, ne rompt pas avec elle, est lié à une pratique confortable de la lecture »²². Ce serait trahir tout geste définitif, consistant sans doute à refuser ce confort de la lecture pour prendre en compte cette instabilité et à reconnaître le caractère insaisissable de tout ce qui croit pouvoir se définir. Cela signifie que le commentateur ne devrait pas prendre ses propres analyses et interprétation au sérieux, ou plus exactement que, dans toute vérité posée, elle doit laisser entrevoir ce qui la déstabilise et une multiplicité d'autres vérités²³. Il s'agirait en fait de rendre hommage à Genet en reproduisant son propre geste afin de ne pas le trahir et, se faisant, en un sens de trahir les normes d'une analyse et d'un commentaire prétendant dire la vérité

¹⁹ GENET, Jean, *Notre-Dame des fleurs*, op.cit., p. 184.

²⁰ FOUCAULT, Michel, *Des mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 7.

²¹ GENET, Jean, *Les Bonnes*, Paris, Gallimard folio théâtre, 1968, p. 149.

²² BARTHES, Roland *Le plaisir du texte*, op.cit., p. 25-26.

²³ FOUCAULT, Michel, « Je crois trop à la vérité pour ne pas supposer qu'il y a différentes vérités », in « Une esthétique de l'existence » (entretien avec A. Fontana), *Dits et Ecrits*, tome IV texte n° 357, Paris, Gallimard, 1994.

d'une œuvre. Il faut donc renoncer à donner un sens univoque et certain à son œuvre. Plutôt que de chercher à établir tous les sens possibles de cette œuvre et d'ainsi simplement ouvrir la logique de la commémoration du monument historique, il faudrait alors ouvrir la signification ou plus exactement la laisser ouverte. Commémorer ainsi, ce serait ne pas faire disparaître le geste de l'auteur derrière le monument historique et retrouver ce que Riegl nomme le monument intentionnel. Un tel monument a reçu de son auteur une signification et c'est cette signification qui reste dans les mémoires. Ce serait rendre hommage à Genet en se souvenant de son geste et sans le trahir c'est-à-dire sans l'inclure dans une histoire et un intérêt qui serait les nôtres plutôt que les siens. Ce serait reproduire son geste.

Il ne s'agit pas de dire que l'œuvre de Genet ne serait pas un monument littéraire et un monument de l'abjection, mais pas au sens de l'histoire de la grande littérature et de la lutte pour la reconnaissance des minorités. Il s'agirait d'en faire un monument de jouissance dont la signification serait le refus de se laisser enfermer dans un sens univoque. C'est pour cela que nous avons choisi de commémorer l'œuvre de Genet en réunissant des essais ayant comme problématique les métamorphoses. Le colloque organisé en hommage à Genet pour commémorer le centenaire de sa naissance s'est ainsi voulu être un lieu d'échange entre différentes perspectives sans chercher à proposer une vision totalisante. L'enjeu est de donner une image de l'œuvre « qui ne soit pas univoque et qui reste disponible à d'autres interprétations. S'il est inhérent à l'analyse littéraire que Genet disparaisse « derrière son image »²⁴, notre intention est d'indiquer que cette image porte en elle la nécessité et les conditions de sa propre interrogation et de sa propre remise en cause.

Si nous avons organisé cette rencontre selon ce qui nous semblait être les préoccupations et les lignes de force générales de l'œuvre de Genet, nous nous sommes attachés à réunir des analyses se voulant à la fois locales et provisoires afin d'éviter la tentation d'une interprétation globale réduisant la complexité aussi bien de l'œuvre, de son écriture, de ses intérêts, mais aussi de sa lecture. Chaque contribution s'attache à une problématique précise d'un certain point de vue sans prétendre porter un jugement global ni définitif. Elles ont été dans cette perspective réunies sous quatre thématiques qui ne se résolvent pas dans une conclusion générale.

« Lire Jean Genet » propose des lectures de l'œuvre qui indiquent les détours et les incertitudes que peut prendre la lecture des œuvres de Genet. Ces lectures se séparent de leur analyse littérale et refusent de soumettre l'œuvre à une interprétation définitive soumise à une grille de lecture toujours trop étroite et insuffisante. Il s'agit de montrer par l'exemple que chaque lecture particulière se place en décalage et, en cela, précise son cadre d'interprétation tout en indiquant les limites.

C'est dans cette perspective qu'il faut voir les textes sur les romans et sur le théâtre réunis

²⁴ GENET, Jean, « Entretien avec H Fichte », in *L'ennemi déclaré*, op.cit., 1991, p. 176.

dans « Figurer et transfigurer l'abjection par l'écriture romanesque » et « Déstabilisations théâtrales de la certitude du réel ». Il s'agit d'observer un certain nombre de déplacements et d'incertitudes produites par les textes et dans les textes eux-mêmes. Les études sur les romans s'attachent à la manière dont l'écriture joue avec les significations afin de les bouleverser et de donner une dimension nouvelle à ce qui est normalement et normativement désigné comme abject. Celles sur le théâtre y repèrent un jeu de cache permanent qui interroge et produit du jeu dans les représentations des choses. Il s'agit donc de repérer des éléments qui indiquent cette instabilité constitutive mise en place par Genet tout au long de son œuvre et qui, au-delà de la multiplicité des lectures qu'il est possible d'en faire, inscrit cette indécision et ces déplacements au cœur même de ce qu'il met en scène. Si ces études ont été réunies dans deux thématiques générales subsumant d'un côté l'œuvre romanesque et d'un autre l'œuvre théâtrale, ce n'est pas pour prétendre en poser en sens, mais pour indiquer au contraire, à travers une série de cas, le point où l'œuvre donne du jeu à sa propre représentation comme à ce qu'elle représente.

Il ne s'agit en effet pas de proposer une théorie ou une morale de la subversion dont Genet serait à la fois le prototype, l'exemple et l'étendard. Les textes réunis et « L'ambivalence de la subversion » s'attachent en ce sens à montrer la difficulté de situer une position ou un engagement univoque de l'œuvre génétienne par rapport à ce qu'elle présente. La manière même dont la subversion est pratiquée et dont les frontières sont déplacées et brouillées n'est pas exsangues d'ambiguïtés. Il faut donc considérer, encore une fois au cas par cas, comment cette subversion apparaît et se brouille elle-même afin d'y voir non seulement une pratique mais également une figure de métamorphose.